

# *VENUS ET MARIE :*

## *DEUX ASPECTS DE L'ETERNEL FEMININ*

Conférence réalisée dans le cadre de  
la Bibliothèque Municipale de Lyon – Part-Dieu  
Le 19 Mars 2011 par Bernard REYDELLET

Richard Wagner occupe une place très particulière parmi les créateurs d'opéra ; il est l'un des très rares compositeurs à avoir rédigé tous les livrets des drames lyriques qu'il a créés ; il a même toujours composé sa musique après avoir complètement rédigé le texte.

Autant dire qu'il lui attache autant d'importance qu'à la partition, ce qui peut sembler tout à fait singulier ; mais il suffit de se plonger dans ses livrets pour comprendre ce point de vue, car ils constituent, finalement, une véritable pièce de théâtre à part entière !

D'ailleurs, pour faire comprendre ce point de vue à ses interlocuteurs Richard WAGNER parlait toujours de « Drame lyrique » et non pas « d'opéra » ; de là à penser que la musique ne constituait, pour lui, qu'un écrin pour mieux mettre en valeur ses textes, un outil didactique émotionnel, il n'y a qu'un pas !

Dans TANNHAÜSER, il aborde un problème oh combien d'actualité : celui de la dualité fondamentale de l'être humain, « l'ange et la bête », comme disait Blaise PASCAL, la sensorialité et ses désirs, la spiritualité et ses aspirations.

Dès le premier acte, cette opposition est figurée par l'intervention :

- de la déesse Vénus, d'une part, qui retient prisonnier le poète dans les délices extatiques de sa caverne ;
- et, d'autre part, de Marie, mère du Sauveur, qui lui permet de se libérer de cette prison par la seule évocation de son nom.

Mais pourquoi Tannhäuser voulait-il donc échapper à une éternité de délice sensorielle, qu'il avait d'ailleurs, semble-t-il, lui-même choisie ?

Il s'en explique clairement à Vénus : pour vivre une éternité de délice, il faut être un dieu et non pas un homme ; un être humain chérit plus sa liberté que son plaisir, fût-il permanent !

Car c'est bien à un esclavage qu'aboutit l'excès de plaisir lié à la sensualité : l'être, peu à peu, tend à transformer le monde qui l'entoure en un lieu de jeux où il ne remarque que les objets liés à l'assouvissement de son désir ; et comme, dans le cadre du désir sexuel, ces « objets » sont en fait des « sujets », comme lui, c'est à une aliénation complète de sa perception du monde qu'il aboutit !

Perversion qui altère ses relations avec ses proches et lui fait perdre, peu à peu, tout sens commun, l'enfermant dans la caverne d'un désir toujours renouvelé et jamais assouvi ; il devient ainsi l'esclave de ses sens et, pour l'artiste qu'est le poète Tannhäuser, il perd toute l'élévation de pensée indispensable à la création artistique : le subconscient et son monde de désir et d'appétits matériels est une piètre muse !

On imagine alors facilement pourquoi ses premiers mots sont « Trop, c'est trop ! » et il revendique alors son droit au libre choix de son destin, au risque

même de la souffrance. Et, malgré tous les arguments et la séduction de la déesse, il finit par retrouver toute sa liberté grâce au nom lumineux de Marie, qu'il évoque comme source authentique de sa Rédemption !

Aussitôt, la prison s'ouvre et l'âme du troubadour peut retrouver la surface terrestre, ouverte sur l'infini de la sphère céleste ; c'est comme une grande inspiration de cet air libre enfin retrouvé qu'exprime alors le chant du berger ; un hymne à la beauté de la Nature, rayonnante des forces de renouveau du printemps.

Comble d'ironie, le chant du berger qui l'accueille s'adresse aussi à la déesse Vénus, sous son appellation germanique, en la personne de « Frau Holda », divinité responsable du renouveau printanier !

Le poète se trouve, quant à lui, aux pieds d'une statue de Marie, ce qui lui montre combien la distance est grande entre ses aspirations éthérées et la dure réalité de l'incarnation ; il va lui falloir cheminer dans le monde des hommes, retrouver ses anciens compagnons pour progresser vers cette nouvelle étoile qu'il s'est choisie !

Mais il va aussi et surtout retrouver une femme, Elisabeth, qu'il avait choisie, jadis, comme muse, lui inspirant un amour proche de l'amour courtois et chaste des « MINESÄNGER » ; en somme, Elisabeth devient alors pour lui l'incarnation de la nouvelle égérie qu'il s'est choisie en la personne de Marie de Nazareth.

Cette femme représente donc, dans notre monde incarné, le chemin vers la Rédemption qui s'est ouvert au poète lorsqu'il s'est échappé de « l'enfer » de la Caverne de Vénus.

Tannhäuser se trouve donc entouré de quatre personnages, manifestations du principe féminin, chacune jouant un rôle particulier dans sa vie.

La déesse Vénus figure ce pôle sous terrain de la manifestation qui lui permet de vivre une extase sensorielle agréable, sans doute, mais ôtant à l'homme son libre arbitre, en le rendant esclave de ses pulsions sexuelles.

Au sommet et à l'opposé de celle-ci, se trouve Marie, la femme qui libère le monde de l'enfermement dans la matière et ouvre l'âme du poète à l'infini du monde spirituel.

Entre cet archétype et l'âme du poète se dresse aussi le personnage d'Élisabeth, capable de lui inspirer un amour moins passionnel, plus stable et moins aliénant, cet amour courtois qui prend plus comme support la personne de la femme plutôt que son seul corps.

Enfin, le chant du berger nous a appris que Vénus était aussi responsable du renouveau des forces de vie dans la nature, cette éternelle renaissance après l'obscurité et le froid de l'hiver ; et c'est Wolfram qui nous offrira, au troisième acte, un support visible à cet espoir de renaissance, à travers l'étoile dite « du berger », la planète Vénus.

C'est entre ces quatre pôles de la manifestation féminine que va se dérouler toute l'action du drame lyrique !

Le premier acte nous a montré le poète se libérant de l'emprise de la sensualité pour tenter de s'élever jusqu'à la puissance rédemptrice de Marie de Nazareth.

Le deuxième acte nous expose toutes les difficultés que rencontre encore Tannhäuser dans la réalité de notre monde pour échapper complètement à l'esclavage de Vénus ; son aveu lors du concours de chant le rejette d'une société médiévale trop angélique pour tolérer une telle adoration de la sensualité.

C'est Élisabeth qui sauve le héros d'une mort quasi certaine en proposant à tous la solution du pèlerinage à Rome pour demander le pardon à la plus haute autorité chrétienne, le pape ; l'espoir renaît dans les cœurs, en particulier ceux du poète et de la jeune fille !

Mais la dure réalité du début du troisième acte semble totalement détruire toute cette lumière naissante et prometteuse ; Tannhäuser ne revient pas avec les autres pèlerins qui chantent leur joie d'avoir été pardonnés au bout de leur cheminement !

Tout semble perdu et Élisabeth se résout à une dernière prière où elle sacrifie tout son être, acceptant sa mort si celle-ci permet la rédemption du pécheur.

La situation semble aussi sombre que la petite vallée où descend l'obscurité de la nuit ; mais cette obscurité permet justement de mettre en valeur la lumière de l'Étoile du Berger, la planète Vénus qui luit ; Wolfram lui rend alors un hommage inoubliable dans cette fameuse « Romance à l'Étoile » qui nous montre combien la planète Vénus, contrairement à la déesse du même nom, peut constituer une véritable inspiratrice spirituelle qui renouvelle notre espérance lorsque tout paraît désespéré !

Puis survient Tannhäuser, qui apporte son témoignage désespéré et raconte l'échec apparent de son pèlerinage. Son découragement culmine et, dans son désespoir, il évoque la caverne de Vénus, ce qui suscite le retour surnaturel de la déesse Vénus !

Nous sommes au point le plus sombre du drame car tout semble perdu et Tannhäuser paraît définitivement enchaîné à la déesse, au grand désespoir de son ami Wolfram.

Mais l'évocation que Wolfram fait d'Élisabeth semble provoquer, tout d'abord, un sursaut de volonté chez Tannhäuser et, enfin, le miracle que plus personne n'osait espérer.

La Providence fournit un signe visible de Rédemption comme réponse à l'apparition surnaturelle de Vénus : le bâton du Pape, bois mort, refléurit et manifeste ainsi la victoire des forces vitales universelles sur la mort matérielle, comme si les forces de la Jeunesse et du Printemps, régentées par Vénus, avaient bien voulu elles-mêmes collaborer à ce miracle !

Curieux dénouement où la déesse vaincue collabore à la manifestation de sa défaite !

Je serais personnellement enclin à voir ici un signe d'espoir : même les forces d'opposition, associées au monde du bas, peuvent aussi se soumettre aux exigences du monde spirituel, à condition de ne pas être systématiquement lésées, si ce n'est ignorées.

Par rapport à cette exigence d'équilibre, le cas "Tannhäuser" nous montre d'ailleurs exactement ce qu'il ne faut pas faire !

Les excès de ce bouillant héros ne sont rattrapés in extremis que par le sacrifice d'Élisabeth, et un "coup de pouce" de la Providence. Que d'énergies et de potentialités humaines ainsi consommées, si ce n'est gâchées !

Se vouer ainsi totalement à l'une seulement de ces quatre femmes, en excluant les autres, comme le fit trop longtemps Heinrich, c'est véritablement renier une ou plusieurs parties de nous-mêmes.

En effet, ces quatre personnages féminins sont placés en quatre pôles fondamentaux qui correspondent aux quatre "parties" de l'être humain, suivant

la tradition alchimique chrétienne.

En haut, le pôle purement spirituel, de nature angélique où se situe le conscient (ou "sur-moi" pour reprendre le langage de Jung). En bas, le pôle purement matériel, de nature corporelle, où se situe le subconscient de l'individu.

Entre les deux, une partie moyenne, de nature intermédiaire, que l'on peut nomme "âme" ou « inconscient ».

Ce terme, à la fois médian et médiateur, possède la particularité de nous sembler double :

- une partie individuelle qui permet à l'assemblage personnel que nous formons de se manifester de manière unitaire ;

- une partie collective qui relie notre personnalité à une entité collective d'ordre supérieure, que nous pourrions nommer « l'âme du monde » pour reprendre les termes wagnériens utilisés dans TRISTAN ET ISOLDE.

Ainsi, notre personnalité globale, synthèse et synergie de ces quatre pôles et des forces qui en émanent, cherche, tout au long de l'existence, à rejoindre un centre de gravité naturel qui lui est propre.

Les différentes facettes de l'éternel féminin que nous venons d'examiner sont donc rassemblées autour du héros pour lui enseigner un mode de fonctionnement vital plus synthétique et équilibré : aucune des quatre dimensions humaines n'est à rejeter systématiquement et l'image complète de la femme éternelle est présente dans TANNHÄUSER pour nous rappeler une vérité fondamentale et bien trop souvent oubliée.

Notre vie sur cette terre est le résultat d'une fragile synthèse entre les différents éléments dont nous sommes formés : notre corps et ses exigences, notre être affectif et sa fragilité, notre être social et ses obligations et enfin notre être spirituel et ses aspirations doivent être intégrés en une seule entité, construite avec équilibre et harmonie, grâce au ciment universel de l'amour.

Et la voie de la réconciliation intégrale de ces quatre pôles doit passer par l'image universelle de la Femme, tant il est vrai que, dans notre monde, au portail de toute naissance, se trouve présent l'Archétype de la Mère Universelle.

C'est en tout cas, à n'en pas douter, ce qu'a voulu exprimer Richard Wagner dans TANNHÄUSER, comme dans toute la suite de son œuvre.

Ce drame musical constitue donc bien l'un des premiers pas initiatiques du maître de Bayreuth sur la voie de la recherche spirituelle qui le mènera, par le point d'orgue final de "L'ANNEAU DU NIBELUNG", sous le signe musical de la Rédemption par l'amour, à la compassion universelle de PARSIFAL.

h